

LA MISSION DE L'IRLANDE.

M. Charles Lenormant continue à la Sorbonne ses précieuses leçons sur l'histoire du moyen-âge. Rien n'égale, à notre sens, le charme de ces entretiens à la fois familiers et sévères, toujours agréables, jamais frivoles, où l'imagination parle au cœur sans faire tort à la science, où la science est d'autant plus forte et plus pénétrante qu'un art exquis sait la dépouiller de tout pédantisme et de toute aridité. La méthode qu'adopte M. Lenormant, cette suite de digressions qui prennent les idées à leur apparition dans le monde, les suivent à travers toutes les phases qu'elles ont traversées et les amènent jusqu'au temps où nous sommes, pourrait ne pas convenir à un livre, mais nous n'en connaissons point de mieux appropriée à un cours de ce genre, qui doit être le complément et la rectification d'études antérieurement faites. Si donc le savant professeur innove, il faut lui en savoir gré. Ajoutons que ce cours, ainsi fait, compose le livre le plus instructif et le plus attachant. La pensée catholique lui imprime d'ailleurs une unité puissante. Etudiant les faits humains avec le flambeau de la religion, M. Lenormant en tire des conclusions qu'acceptent également la raison et la foi. On sent que partout son esprit entre dans le vrai, parce que son âme y était d'abord, et que pour lui s'est réalisée cette profonde parole de David : *Domine, in lumine tuo videbimus lumen.*

La douzième leçon, traitant du caractère et des travaux de saint Grégoire VII, mais plus particulièrement de son heureuse entreprise pour établir le catholicisme en Angleterre, venge noblement ce grand pontife des attaques injustes d'un célèbre historien moderne, et se termine par une magnifique apologie de l'Irlande. On sait quels sentiments fraternels l'Irlande nous inspire, et ces sentiments, nous n'en doutons pas, sont partagés par nos lecteurs. Nous sommes donc assurés de leur faire doublement plaisir en mettant sous leurs yeux ces paroles éloquentes, si honorables pour l'orateur qui les a prononcées et pour la nation qui mérite que le talent, la science et la probité lui rendent un pareil témoignage.

Après avoir décrit l'état florissant des écoles de l'Irlande aux cinquième et sixième siècles, M. Lenormant poursuit en ces termes :

« Je ne voudrais pas terminer cet entretien sans avoir abordé un ordre de considérations que nécessairement mes paroles ont dû éveiller dans vos esprits.

« Nous avons quelque peine, quoique frappés de l'évidence des faits, à nous représenter ce refuge des connaissances humaines dans une île de l'extrémité de l'Europe; et notre disposition à l'incrédulité sous ce rapport nous dispense de la reconnaissance que nous devrions à la nation qui pourtant a rendu à l'Europe un si immense service.

« L'année dernière nous avons dit quelques mots de cette nation, en parlant des très anciens souvenirs qui sont conservés dans les Îles-Britanniques. J'ai fait voir que le dédain dont on avait frappé les monuments et les antiquités irlandaises n'était pas fondé, et j'ai fait pressentir qu'à mesure qu'on connaîtrait mieux l'histoire générale du monde, on serait frappé de ce qu'ont en avant dans la science de l'antique Orient, on serait frappé de ce qu'ont en grand parti de réel les souvenirs d'une civilisation orientale, principalement phénicienne d'origine, qui s'étaient conservés parmi les anciens Irlandais.

« On a adressé à ce peuple bien des reproches; on les renouvelle tous les jours; mais, parmi ceux qui le font, je ne voudrais pas rencontrer des Français! Quel est le sang qui coule dans les veines de la nation irlandaise? C'est celui de la race celtique à laquelle nous appartenons presque tous. Les accusations de légèreté, d'inconstance, de vanité, que César faisait peser sur nos ancêtres, les peuples de race celtique les ont toujours plus ou moins méritées. Chaque race a son caractère comme les individus, avec ses inconvenients, et ses avantages. Si les Irlandais sont encore ce qu'ont toujours été les Celtes, on trouve chez eux les qualités qui sont compensation à ces défauts; une chaleur d'âme, un élan vers l'humanité qui les associe aux peuples sortis de la même source, mais plus heureux dans leur destinée.

« Cette ardeur inouïe des missionnaires irlandais à propager par tout le monde les vérités chrétiennes, jointe, il faut le dire à des troubles perpétuels dans la société civile, à une impossibilité presque absolue d'arriver à la fixité politique, malheur commun à tous les peuples celtiques, tant qu'ils n'ont pas été mêlés d'éléments étrangers, c'est encore là une conséquence du caractère de la nation. Et quand nous voyons avec quelle facilité saint Patrice a implanté le christianisme dans cette île, nous ne pouvons nous expliquer les fruits immenses de sa parole que par le beau côté du caractère national.

« Tant qu'il a été indépendant, le peuple irlandais n'a pas failli à sa tâche: malheureux chez lui, il a porté le bonheur chez les autres. Pendant quatre siècles, la source des missions ne s'est pas tarie un seul instant; il a fallu que les envahissements étrangers, les pirates danois, vinssent ravager cette île pour y arrêter le mouvement de la propagation du christianisme. Et savez-vous combien de temps ont duré ces ravages des Danois en Irlande? deux siècles entiers: ce n'est qu'au bout de ce temps, en 1020, après la bataille de Clontarf, qu'ils ont pu rétablir leur indépendance. Et alors, quoiqu'affaiblis, divisés, décimés, éternés par le malheur, il ne se manifeste pas moins chez eux un retour remarquable vers les traditions de leurs pères. La nation reste livrée à ses anciennes discordes: mais des caractères d'une élévation extraordinaire se montrent de nouveau dans les rangs.

« Au douzième siècle un évêque irlandais, saint Malachie, se lie d'une amitié vive et étroite avec le grand apôtre de la France, avec saint Bernard. Tous les critiques conviennent que jamais saint Bernard n'a été mieux inspiré, que jamais il n'a mieux parlé le langage du cœur que son éloge de saint Malachie. Saint Laurent, non moins digne de la sympathie des chrétiens, était archevêque de Dublin au moment de la conquête de cette île par les Anglais.

« Nous voici à la plus triste des humiliations que les Irlandais aient eu à subir. D'où viennent les injustes accusations qu'on a fait peser sur le caractère irlandais? toujours de l'Angleterre. Un prêtre catholique, un historien impartial et véridique entre tous, le docteur Lingard, n'a pas craint de se faire l'écho de ces vieilles accusations de sa patrie contre le caractère irlandais et de justifier ainsi l'odieuse entreprise de Henri II et des aventuriers anglais.

« J'aurais bien des choses à dire sur ce sujet, mais je me borne à une seule observation. Depuis qu'il y a des papes, un seul, Adrien IV, est né en Angleterre, il n'a été que quatre ans sur le trône pontifical, et cependant il a trouvé le temps de livrer l'Irlande aux Anglais. C'est un autre Anglais, Jean de Salisbury, qui est allé à Rome demander au Pape la bulle qui investissait Henri II du droit de conquérir l'Irlande, et c'est à l'aide de ce droit prétendu qu'a commencé la guerre féroce de trois cent cinquante ans pendant laquelle les Anglais ont traqué dans les bois et dans les marais les malheureux Irlandais comme des bêtes sauvées. Au bout de trois cent cinquante ans cependant la co-habitation des deux races et surtout l'action de la religion n'avaient pas été sans fruit. Malgré l'antipathie inconcevable du caractère anglais contre l'Irlande, les familles des premiers envahisseurs s'étaient mêlés au sang irlandais et avaient pris des noms du pays: on les reconnaissait à peine pour anglaises d'origine; il y avait des chances pour que, de leur confusion avec les familles irlandaises, il se formât une nation; mais le protestantisme y mit bon ordre, et le terrain gagné par ces trois cent cinquante ans de souffrances fut immédiatement perdu. Elisabeth a été pire que Henri II, Stafford pire qu'Elisabeth, Cromwell pire que Stafford, le gouvernement du dix-huitième siècle pire que Cromwell, Stafford, Elisabeth et Henri II. A mesure que l'humanité a fait des progrès en Europe, à mesure que les mœurs se sont adoucies, l'Angleterre a redoublé de féroce contre l'Irlande.

« Prenez l'ouvrage de M. de Beaumont; supportez, si vous le pouvez, le tableau des mesures d'iniquité qui, à partir de l'acte de 1703, ont pesé sur le peuple catholique de l'Irlande, et, quand vous aurez remis sous vos yeux cette suite de calamités toujours croissantes, vous en viendrez à poser cette question: Mais qu'est-ce que Dieu a voulu en infligeant à une nation innocente, à une nation généreuse et chrétienne, pour prix des services qu'elle avait rendus à la cause générale de l'humanité, une telle prolongation de supplices?

« Messieurs, Dieu a voulu faire de l'Irlande un exemple clair pour tous les yeux; il a voulu tremper l'âme de cette nation d'une manière plus forte que celle des autres hommes; il a voulu, par la fidélité qu'il a inspirée au cœur des Irlandais, en dépit des tourments, accomplir, de la manière la plus étonnante et la plus imprévue, la propagation de la religion catholique.

« Au XVIIIe. siècle, l'Angleterre, après avoir abattu la France, devient la maîtresse incontestée des mers; elle joint un certain enthousiasme religieux à l'esprit de conquête; dès ce moment, qu'est-ce qui peut mettre l'univers à l'abri de l'envahissement religieux de l'Angleterre? Si le christianisme pénètre chez de nouveaux peuples, ce ne sera qu'à la suite des armes anglaises et sous la forme protestante que cette nation a embrassée. Mais quand l'Angleterre a voulu des matelots et surtout des soldats, il lui a fallu